

Avant-Propos

LE CONCEPT DE THOMISME APRÈS H. DE LUBAC

Habent sua fata et colloquia. Les colloques aussi ont leur destin. Et il échappe parfois aux intentions de leurs organisateurs. De fait, une rumeur s'est répandue selon laquelle la *Revue thomiste* et l'Institut Saint-Thomas-d'Aquin avaient organisé les 26 et 27 mai 2000, à l'Institut catholique de Toulouse, un colloque « Henri de Lubac ». Certes, la chose n'aurait de soi rien d'infamant ni d'exceptionnel. La récente réédition du *Mystère du surnaturel* dans le cadre de l'admirable entreprise des *Œuvres complètes*, dirigée par les PP. Chantraine et Sales, suffirait à elle seule à justifier un tel colloque. En outre, il se serait parfaitement inscrit dans les démarches jubilaires de réconciliation à l'intérieur de « la grande famille des thomistes » ! Mais je dois à la vérité historique que l'intention originelle des organisateurs était différente, comme l'indique d'ailleurs le véritable intitulé du colloque : « Surnaturel, une controverse au cœur du thomisme au xx^e siècle ».

L'esprit de l'école thomiste tolosane (puisque c'est ainsi qu'on la nomme) se caractérise en effet par quatre traits principaux. *Primo*, elle entend poursuivre avec zèle l'effort fécond d'exégèse historico-critique de l'œuvre thomasienne, en tirant profit tout à la fois du renouvellement des études médiévales et des déplacements d'intérêts liés à l'évolution actuelle de la théologie. *Secundo*, elle considère saint Thomas avant tout comme un maître en sagesse chrétienne; aussi met-elle l'accent sur la dimension proprement théologique du thomisme, dans le respect de l'autonomie intégrée de la démarche philosophique et l'attention au climat spirituel qui doit gouverner l'exercice de la théologie. *Tertio*, elle veut assumer avec discernement les richesses du « thomisme vivant », c'est-à-dire de la tradition thomiste postérieure à saint Thomas, appréhendée dans une perspective historico-critique. *Quarto*, elle entend faire valoir les ressources de la tradition thomiste pour la théologie et la philosophie contemporaines.

C'est dans cet esprit qu'il a semblé intéressant, à l'occasion du changement de siècle, de réfléchir sur les évolutions de la tradition thomiste au cours du xx^e siècle, dans la ligne de ce qu'avait déjà réalisé le colloque du Centenaire de la *Revue thomiste* (1993)¹. Or, la controverse soulevée par la parution en 1946 du maître ouvrage du P. de Lubac, *Surnaturel*, Études his-

1. Cf. *Saint Thomas au XX^e siècle*, Actes du colloque du Centenaire de la *Revue thomiste* (25-28 mars 1993, Toulouse), sous la direction du P. Serge-Thomas Bonino, o.p., Paris, 1994.

toriques, offrait un point de vue imprenable pour appréhender ces évolutions. Non seulement la manière de concevoir l'articulation entre la nature et le surnaturel a des répercussions directes sur le style d'une théologie thomiste, mais aussi la façon dont Henri de Lubac se réfère dans cet ouvrage à l'œuvre de saint Thomas marque un tournant dans l'histoire du thomisme contemporain. Bref, si l'on n'est plus en l'an 2000 thomiste tout à fait de la même manière qu'en 1900 ou même qu'en 1945, c'est en partie à cause du P. de Lubac.

En effet, au moment même où une passe d'armes l'oppose à la *Revue thomiste* sur des questions aussi décisives que la définition de la théologie ou la place à donner au thomisme dans la pensée chrétienne contemporaine², le P. de Lubac réussit un coup de maître. Dans *Surnaturel*, saisissant l'épée de Goliath, fatale à son possesseur, il dénonce les dérives du thomisme moderne et retourne saint Thomas contre les thomistes de son temps. Recourant aux textes eux-mêmes et exploitant à fond la perspective de l'histoire des doctrines, il sape les bases d'un certain néothomisme en fragilisant sa légitimité thomasienne. On peut discuter — et nous l'avons fait abondamment au cours de ce colloque — sur la validité de l'exégèse, parfois partielle, que le P. de Lubac propose de l'enseignement de saint Thomas sur le surnaturel. On peut aussi émettre des réserves sur les conséquences plus générales qu'il en tire pour la théologie. Mais l'ampleur même des réactions suscitées chez les thomistes d'école — car *Surnaturel* a fait « se froncer nombre de sourcils scolastiques³ » — montre que le coup a porté. Quelque chose a changé dans le rapport à saint Thomas, et, une fois les discernements nécessaires opérés, le thomisme traditionnel lui-même a en définitive bénéficié de ces changements : l'attention aux textes et aux mouvements de l'histoire des doctrines, le souci d'insérer saint Thomas dans la continuité de la Tradition patristique, l'ouverture congénitale de l'esprit au surnaturel, ou le primat de la théologie en sagesse chrétienne... sont désormais des acquis irréversibles.

Les Actes de ce colloque comportent quatre parties, qui s'articulent de façon cohérente. La première, confiée aux historiens de la théologie, présente l'ouvrage *Surnaturel* et quelques aspects de sa réception mouvementée. É. Fouilloux donne à notre approche la nécessaire profondeur historique puisqu'il campe la figure du P. de Lubac au moment de la parution de *Surnaturel*. Il apparaît en particulier que l'aura du théologien jésuite dans l'immédiat après-guerre n'a pas peu contribué au succès de l'ouvrage et à la vigueur de la polémique. Il revient ensuite au P. G. Chantraine d'exposer les enjeux et les thèses fondamentales de l'ouvrage, et de signaler quelques aspects de leur fécondité toujours actuelle. Les deux études suivantes traitent

2. Cf. Étienne FOUILLOUX, « Dialogue théologique? (1946-1948) », dans *Saint Thomas au XX^e siècle...*, p. 153-195.

3. Cf. H. DE LUBAC, *Mémoire sur l'occasion de mes écrits*, Namur, 1992, p. 35.

de la réception de *Surnaturel* par les thomistes d'école. Le P. H. Donneaud analyse les réactions, en définitive très différenciées quant à la méthode et au contenu, du thomisme traditionnel (Boyer, Gagnebet, Le Guillou) : elles révèlent ainsi la profonde diversité de ce thomisme. R. Mougél, quant à lui, met en lumière les convergences réelles entre Maritain et le P. de Lubac sur la question du surnaturel, spécialement autour du thème du péché de l'ange, élément important de l'enquête de *Surnaturel* : l'un et l'autre, au nom de la liberté morale constitutive de tout esprit créé, récuse la thèse, « traditionnelle » dans l'école thomiste, de l'impeccabilité naturelle de l'ange. Il nous faut avouer avec grande contrition qu'une étude de la position de Gilson, soutien indéfectible, dans ce débat, de son ami jésuite, fait ici cruellement défaut.

La deuxième partie se centre sur saint Thomas lui-même. On s'y propose tout à la fois de clarifier la question de la nature et de la grâce chez le Docteur commun, et d'évaluer par là même l'exégèse lubacienne. À l'époque de la controverse, les textes thomasiens ont bien évidemment été minutieusement scrutés, mais — nains juchés sur des épaules de géants — nous bénéficions pourtant aujourd'hui d'une meilleure approche historique de l'œuvre de saint Thomas, grâce en particulier aux progrès de notre connaissance du contexte général de la théologie au XIII^e siècle. Une étude sur la conception de la nature et du surnaturel dans l'aristotélisme radical aurait été ici bienvenue, car, comme on sait, c'est dans le contexte d'un dépassement du naturalisme « averroïste » que l'Aquinate a élaboré sa théorie du désir naturel de voir Dieu. Toutefois, la question des rapports de saint Thomas à l'aristotélisme fait l'objet de l'étude courageuse de M. Bastit. Alors qu'H. de Lubac a œuvré à désolidariser le thomisme d'une philosophie étroitement aristotélicienne, peu apte selon lui à rendre raison de la dimension spirituelle de l'existence humaine, et que des études récentes ont insisté sur les fortes influences néoplatoniciennes qui s'exercent sur l'Aquinate, M. Bastit entend réagir en philosophe contre une dépréciation de l'aristotélisme de saint Thomas qui risque de faire oublier combien la pensée métaphysique du maître d'Aquin est structurée par des choix foncièrement aristotéliciens. Deux problématiques, négligées par le P. de Lubac, jettent aussi un éclairage indirect précieux sur le problème du surnaturel chez saint Thomas. Le thème de la grâce d'union du Christ comme « grâce naturelle », exposé par le P. J.-M. Garrigues, fait ressortir l'enracinement christologique de la réflexion thomasiennne et met en valeur, à partir du cas éminent du Christ, la haute convenance du surnaturel. Pour ma part, j'exhume la question des limbes, rendue à son contexte médiéval : elle manifeste que l'idée d'une consistance relative de la nature humaine jusque dans ses fins dernières n'est pas étrangère à saint Thomas. Enfin le P. J.-P. Torrell, à partir d'une exégèse approfondie des textes, propose une

synthèse magistrale sur l'enseignement de saint Thomas concernant le jeu de la nature et de la grâce dans l'histoire concrète du salut.

Surnaturel — on l'a dit — n'a pas peu contribué à jeter le soupçon sur l'école thomiste et à ébranler la confiance naïve et spontanée que les néo-thomistes accordaient aux Commentateurs, spécialement à Cajetan. Désormais, saint Thomas sera lu davantage comme un héritier de la grande tradition théologique qui le précède que comme le point de départ de la scolastique postérieure. Reste à savoir si les deux perspectives sont nécessairement exclusives l'une de l'autre, ce que je ne crois pas. Il faut, en tout cas, dans la ligne de la recherche ouverte avec tant d'intelligence par H. de Lubac, chercher à mieux comprendre le processus historique complexe qui a conduit de la conception thomasiennne du surnaturel au séparatisme moderne. L. Renault attire notre attention sur le rôle négligé d'Ockham dans cette histoire : il a introduit en théologie le principe de l'équivalence entre désir naturel de la fin et accès naturel à cette fin, principe qui interdit de penser un désir naturel du surnaturel. Dans son étude magistrale, J. Schmutz rattache l'émergence de la notion d'un système de la nature pure aux évolutions de la théorie des rapports entre la Cause première et les causes secondes dans la théologie tardo-médiévale : dès lors que l'action divine dans la création, dont saint Thomas affirmait pourtant qu'elle se situait au cœur même de l'action créée, se réduit à un simple influx général, un concours extérieur, un espace de radicale indépendance s'affirme pour la créature et relègue le surnaturel dans un autre monde. Enfin, à défaut de Cajetan, dont la position est par ailleurs bien connue, le P. M.-B. Borde expose avec précision une des interprétations classiques dans l'école thomiste du désir naturel de voir Dieu, celle que développent les *Salmanticenses*, théologiens carmes et thomistes du XVII^e siècle.

Dans la perspective de l'école thomiste tolosane, l'étude historique, même si elle a sa valeur et ses exigences propres, demeure finalisée par l'intelligence de la foi. Aussi la quatrième partie de ces Actes recueille-t-elle quatre études consacrées à l'actualité de la question du surnaturel. À partir d'une lecture critique de *Vers une théologie chrétienne du pluralisme religieux* du P. J. Dupuis, le P. G. Cottier dénonce un « pansurnaturalisme » qui méconnaît que toute expérience mystique n'est pas de soi une expérience surnaturelle. Les réflexions de Maritain sur la mystique naturelle du soi sont ici décisives. Le P. G. Narcisse retrace la « postérité » ambiguë des thèses lubaciennes dans la théologie contemporaine. Attentif à la dimension ecclésiale du surnaturel chrétien, le P. de La Soujeole met au jour les différentes conceptions du surnaturel à l'œuvre dans les ecclésiologies contemporaines. Le séparatisme entre nature et surnaturel conduit en particulier à scinder le mystère de l'Église. Enfin la nécessité du contre-concept de nature pure,

pour sauvegarder à la fois la consistance de la nature et la gratuité du surnaturel, est fondée en raison théologique par Mgr A.-M. Léonard, évêque de Namur, qui a présidé ce colloque, où il nous a été donné de chercher la vérité dans la douceur de la fraternité.

Ce volume, quoique substantiel, ne prétend pas renouveler de fond en comble la question du surnaturel, encore moins trancher définitivement les difficiles problèmes théologiques engagés dans l'articulation entre la nature et la grâce. Il apporte néanmoins deux éléments dont il faudra tenir compte par la suite.

Au plan historique, l'œuvre pionnière du P. de Lubac — comme c'est la loi en ce domaine — ne peut qu'être dépassée, même si bien des principes d'explication continuent à porter fruit. Mais nos travaux soulignent davantage, d'une part, l'importance de la connaissance du contexte pour l'interprétation même du thomisme, et, d'autre part, l'extrême complexité du mouvement (y compris en ses soubassements philosophiques) qui conduit à la mise en place progressive du système de la nature pure et du parallélisme entre les deux ordres.

Au plan doctrinal, ce colloque a manifesté la nécessité de tenir ensemble, dans un équilibre difficile, tous les éléments de la doctrine thomasiennne, sans en sacrifier aucun au désir prématuré de clarté conceptuelle. D'une part, l'insistance sur la gratuité du surnaturel n'impose pas l'idée d'un ordre naturel absolument clos sur lui-même. D'autre part, la mise en valeur des pierres d'attente du surnaturel dans une nature humaine capable de Dieu ne conduit pas à déstabiliser la cohérence de cette nature ni à la résorber sans plus dans l'unité de l'unique projet divin. Comme l'a rappelé avec bonheur l'encyclique *Fides et ratio*, à propos de cette figure des relations nature-grâce qu'est le rapport philosophie-foi, la grâce exige une nature consistante en elle-même.

Certes, cette nature concrètement n'existe pas en dehors de l'ordre historique de la grâce, mais elle représente dans le concret de la vie humaine appelée à la divinisation un ensemble de structures qui possède sa cohérence, ses finalités et son sens propre. La nature n'est pas pour autant un kyste incrusté dans l'ordre surnaturel. L'épanouissement, inconsciemment désiré, de la nature au soleil de la grâce, sans être une exigence, n'est pas non plus une simple non-répugnance. Il s'agit plutôt d'une ouverture au surnaturel, d'une haute convenance qui pourtant ne se révèle vraiment que dans le don gracieux de « ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme et que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment » (1 Co 2, 9).

P. Serge-Thomas BONINO, o.p.
 Directeur de la *Revue thomiste*.